

Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec

Isabelle Fournier

Number 137, Spring 2005

Féminisme et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

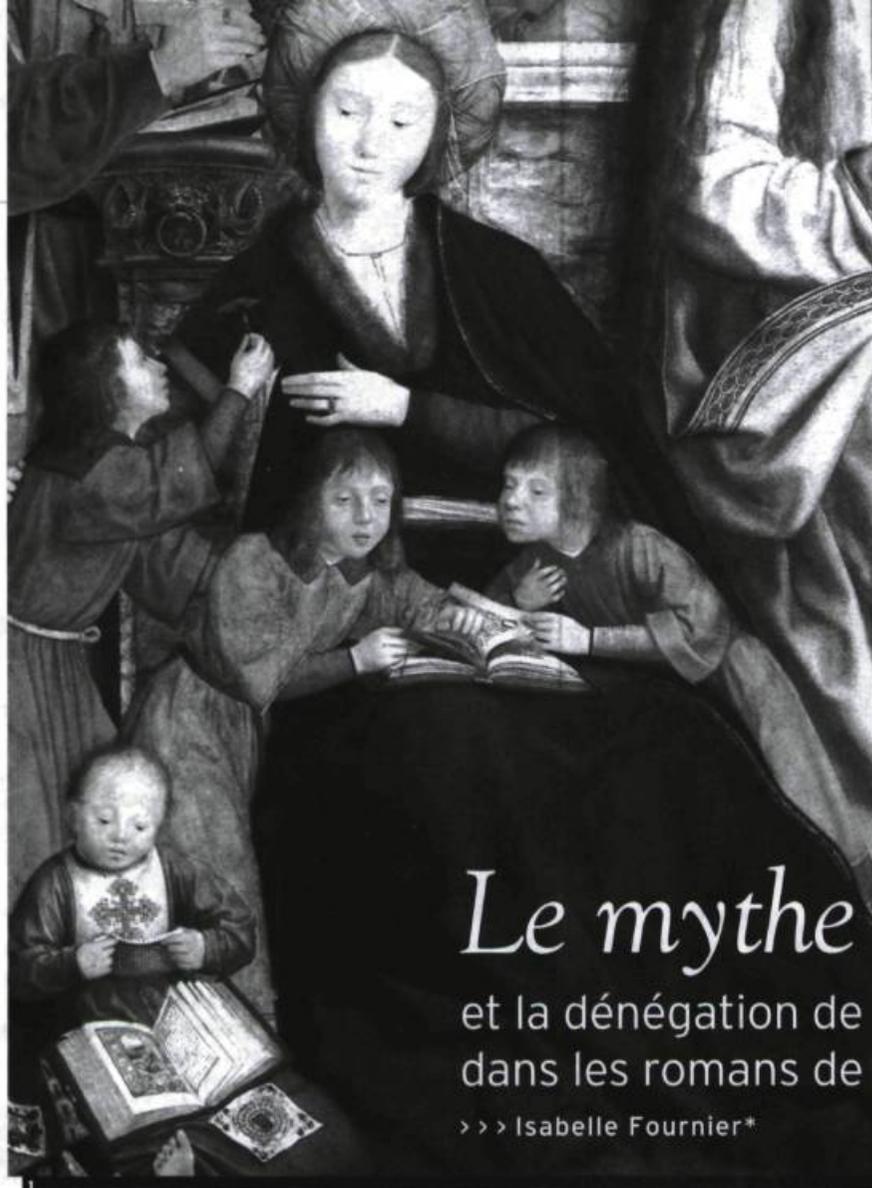
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, I. (2005). Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec. *Québec français*, (137), 47–49.



Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec

>>> Isabelle Fournier*

Malgré une profusion d'études sur les romans canadiens-français de la première moitié du XX^e siècle au Québec, peu d'ouvrages ont été consacrés à la question de la sexualité féminine. Sans doute cela est-il relié à la croyance générale qu'il n'y a pas de sexualité, en dehors de la maternité, dans les romans de la terre¹, qui émergent à une époque où l'Église condamne toute pratique sexuelle n'ayant pas pour but la procréation. La timidité, voire l'autocensure de certains écrivains fait en sorte que, de façon globale, les textes adhèrent au discours hégémonique. Néanmoins, quelques auteurs renouvellent les thèmes et les figures romanesques traditionnellement exploités par le roman de la terre, ce qui leur permet, discrètement mais sûrement, de se dégager des conventions littéraires et sociales. Afin de déterminer en quoi les

œuvres que nous convoquerons sont conformistes ou novatrices, il convient tout d'abord d'effectuer un tour d'horizon du contexte sociohistorique des années 1900 à 1950.

Un contexte sociohistorique ambivalent : entre l'exclusion et l'intégration des femmes

Dans une société qui, en dehors des œuvres hospitalières et sociales, ne juge pas nécessairement la participation de la femme comme étant désirable, il peut paraître surprenant que l'Église et le clergé du Québec de la première moitié du XX^e siècle invitent les femmes à participer aux efforts entrepris pour freiner l'exode vers l'Ouest canadien et les États-Unis. Malgré une apparente ouverture dans les mentalités, les discriminations persistent. Les autorités ne souhaitent aucunement que les Canadiennes françaises abandonnent

leur rôle de femme au foyer. Comme elles exercent un certain pouvoir décisionnel au sein de la cellule familiale, on veut plutôt les inciter à convaincre leurs maris de s'établir sur l'une des terres nouvellement ouvertes. Pour y parvenir, rien de mieux qu'une stratégie manipulation de l'image de la femme. Il suffit d'exalter le courage, la vaillance et la beauté de l'épouse et de la mère qui supportent les hommes dans leur dur labeur quotidien en plus de veiller, par leur présence auprès des enfants, à la diffusion de la foi catholique de même qu'à la sauvegarde de la langue française en Amérique du Nord. Par conséquent, la mère n'est pas représentée en tant que femme, mais bien en tant que modèle, voire en tant que symbole, étant donné que c'est « [elle qui] réunit en sa personne la religion, la conscience sociale et le nationalisme² ». Plus encore, tout comme le souligne Lori Saint-Martin, l'omniprésence du mythe de

la mère trahit la crainte de l'assimilation³ de la société canadienne-française. Il va sans dire que la survalorisation de la figure de la mère entraîne de nombreux effets pervers.

Le modèle maternel dans *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon

Prenons pour exemple le roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, dans lequel il est tout à fait impossible, pour les personnages, d'« échapper au destin féminin usuel⁴ ». En effet, Maria ne peut décider en fonction de ses désirs. Avant de considérer ses propres besoins, elle doit d'abord veiller à accomplir son devoir de femme : perpétuer la race. Cela la pousse à choisir d'épouser un homme pour qui elle n'éprouve aucune attirance sexuelle : « Elle choisit Eutrope non par amour physique mais par amour pour la race qu'il symbolise. [...] Elle accomplit un acte de volonté, conscient, et décide [...] d'habiter et de peupler le pays "où il lui était commandé de vivre"⁵ ». Qu'est-ce qui favorise une telle décision ? Il s'agit, entre autres et en grande partie, de la pression qu'exerce le modèle maternel sur Maria. Effectivement, Laura, la mère, n'a d'importance que dans la mesure où c'est elle qui a le devoir et la responsabilité de guider sa fille vers le chemin du mariage, mariage qu'elle devra contracter avec Eutrope, un cultivateur de la région. À plusieurs reprises, le narrateur cède la parole à la mère Chapdelaine, qui ne cesse de prôner la beauté et les bienfaits de s'établir sur une bonne terre. Le discours qu'elle tient tend à renverser l'influence du père, qui est de type nomade. De plus, étant donné qu'il incombe à la mère de s'occuper des enfants, c'est auprès de Laura et non auprès de Samuel que Maria a grandi et fait son apprentissage. Par conséquent, la jeune femme est davantage imprégnée par les idéaux de sa mère, ce qui explique que « Maria en était venue tout naturellement à s'imaginer qu'elle partageait ses goûts⁶ ». Toutefois, Maria affiche une certaine résistance, car elle hésite à imiter le modèle maternel. Néanmoins, elle ne peut faire abstraction des paroles maintes fois répétées par sa mère : « [...] c'est encore parmi les Canadiens que les Canadiens sont le mieux⁷. » Nous constatons que Laura fait, en quelque sorte, figure d'héroïne, car c'est elle « qui repousse l'étranger⁸ » et qui établit la frontière entre ce qui est acceptable et ce qui est interdit. Tout cela nous permet d'affirmer que, dans *Maria Chapdelaine*, la mère n'est pas valorisée en tant que femme, mais bien en tant que figure

de restriction. Puisque son image est modelée dans le but de promouvoir l'idéologie agricuturiste, nous pouvons reprendre les propos de Lori Saint-Martin et affirmer que la maternité constitue bel et bien une invention idéologique⁹. Selon Luce Irigaray, la mère renvoie à « [q]uelqu'une qui fait des gestes commandés, stéréotypés, qui n'a pas de langage personnel et qui n'a pas d'identité [...] quelqu'une qui n'est qu'une fonction¹⁰ ». En somme, le personnage de Laura Chapdelaine, loin de servir à l'évocation d'une vie de femme, n'a d'intérêt et de valeur que parce qu'il représente un exemple à suivre, puisqu'il est présenté comme le type de la mère idéale. Par conséquent, Laura est mythifiée ; elle perd son individualité pour devenir la Mère, un être inaccessible et inattaquable.

Le mythe de la Mère comme source de tabous

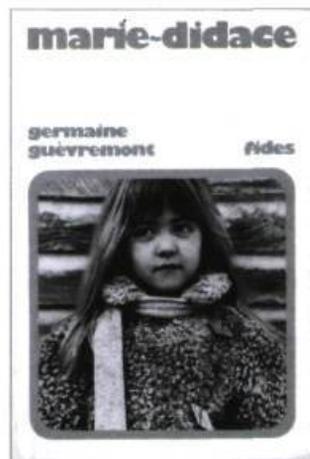
Dans *Convergences*, qui paraît quelques années après la période qui nous intéresse, Jean Le Moyné accuse littéralement la mère de tuer la femme des romans canadiens-français : « [...] la mère, respectable, vénérable, sacrée, intouchable, imprenable, la mère est bien le principe d'interdiction que nous cherchions vainement ailleurs. [...] la mère investit la femme de nos fictions. Elle l'investit et la détruit. Ou plutôt, elle l'empêche d'être. Il n'y a plus de femmes, il n'y a que des mères dont on n'a jamais à dire qu'un mot : tabou¹¹ ».

Puisqu'elle est comparée à la Vierge Marie, la mère idéale des romans de la terre n'a plus ou ne doit pas avoir de sexualité. Cette partie de sa féminité étant occultée, nous ne pouvons plus la qualifier de femme. Il conviendrait davantage de recourir au terme de

« corps-matière¹² ». Il s'agit d'un terme très révélateur et approprié pour renvoyer à un corps que l'Église n'hésite pas à exploiter pour la bonne cause, mais qu'elle cache socialement et culturellement par excès de pudeur. En effet, le clergé félicite les femmes qui mettent des enfants au monde pour assurer l'avenir de la nation, mais l'acte sexuel que cela implique doit être tu, car il est considéré comme honteux. Il en découle que « la femme n'est pas-toute¹³ » dans la mesure où elle n'est pas considérée comme un être relationnel qui a besoin non seulement d'être aimé, mais également d'assouvir ses pulsions sexuelles. Autrement dit, le corps de la femme fait l'objet d'une sorte de sacralisation. Voilà pourquoi il n'est pas permis à Maria d'être à l'écoute de ses sens, de ses besoins et de ses aspirations, ce qui lui permettrait de choisir en toute liberté celui qu'elle prendra pour époux. Bref, nous nous retrouvons, sur le plan littéraire, face à un malaise qui émane de la sphère religieuse et qui s'est profondément ancré dans la société canadienne-française. Nous faisons référence au dualisme entre le corps et l'esprit.

Le dualisme corps/esprit ou la difficile transgression des interdits

Il faut préciser que l'époque est marquée par une sorte de peur à l'égard de la sexualité. L'Église soutient que les plaisirs de la chair entraînent la perte des âmes. Un tel discours favorise la dualité entre le corps et l'esprit, le premier étant lié au bien et le second, au mal. D'ailleurs, Jean Le Moyné s'attaque à ce dualisme qui contrarie le plein épanouissement de la femme canadienne-française : « [...] nos femmes fictives sont



inaccessibles. À l'approche de l'amour, légitime ou non, ou au voisinage quotidien de l'amour, quelque chose en elles s'oppose à la consommation, au don ou, si passager soit-il, à l'épanouissement¹⁴. » Dans la société comme dans la littérature, la sexualité des femmes, nous l'avons déjà souligné, est entravée. Les besoins physiques sont soit niés, soit passés sous silence. Toutefois, Louis Hémon parvient quelque peu à combler cette lacune, car il aborde avec délicatesse la question de la sexualité lorsqu'il montre, par le regard des personnages masculins et les pensées de François Paradis, que Maria est un être désiré et désirable. Il n'en demeure pas moins que l'ignorance de Maria quant aux relations intimes trahit ou le malaise de l'auteur à raconter les amours d'une femme ou ses craintes d'encourir des sanctions par la transgression des interdits moraux et religieux de l'époque. Nous le répétons, dans le contexte de la colonisation et dans une société très respectueuse de ses valeurs religieuses, la sexualité ne peut servir qu'à l'accomplissement d'une noble mission : la procréation.

Plume féminine et subversion du roman de la terre

C'est en 1945, au moment où une femme investit la sphère de la littérature du terroir, que semble poindre la libération sexuelle, affective et sociale des personnages féminins. En effet, dans *Le Survenant* et *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont, la Mère n'est plus qu'un souvenir, notamment parce que le roman de la terre délaisse sa mission principale : la diffusion des grandes valeurs canadiennes-françaises dont la Mère était la porte-parole. Bref, puisque le mythe est tenu à l'écart et puisque la mère perd son rôle messianique, le déni de la sexualité féminine perd graduellement sa raison d'être.

Quand la femme n'est plus un « corps-matière » mais un être social

Tandis que Hémon réduisait la sexualité féminine à l'obligation de veiller à la permanence de la race et, par le fait même, des valeurs canadiennes-françaises, Guèvremont aborde le sujet en regard des besoins personnels et relationnels de ses personnages. Elle fait de la femme un être social¹⁵ qui se libère peu à peu des interdits imposés par la religion catholique. Angéline, personnage féminin célibataire incontournable chez Guèvremont, constitue

l'« [i]mage annonciatrice d'une femme nouvelle, libre, émancipée, encore jamais présente dans toute la littérature québécoise¹⁶ ». Amoureuse du Survenant, Angéline est elle-même surprise par le puissant désir qui monte en elle. Elle est en plein éveil sexuel et son éducation l'empêche de succomber à ses pulsions mais, peu à peu, ce qu'elle ressent se fait de plus en plus oppressant. Tant et aussi longtemps que Venant est au Chenal, Angéline résiste. Ce n'est qu'une fois l'étranger parti qu'elle croit qu'elle aurait pu faire fi des interdits : « Élevée dans l'idée que le désir sensuel est mauvais, elle apprend une autre idée, elle avoue même à Marie-Amanda qu'elle n'aurait pas refusé ce don au Survenant s'il le lui avait demandé¹⁷. » Il va sans dire que la simple révélation des désirs et des besoins physiques d'un personnage féminin marque une grande évolution dans le roman de la terre qui se libère peu à peu des conventions religieuses et sociales. Par exemple, parce qu'elle choisit le célibat plutôt qu'un mariage dénué de toute passion, Angéline, bien qu'influencée par les valeurs qui lui ont été transmises par une société catholique, entame la libération sexuelle des personnages féminins de notre littérature, en ce sens que la femme décide de sa sexualité en fonction de ses besoins à elle. Effectivement, Angéline est une pionnière car, au nom de son amour pour le Survenant, elle dit non à la maternité. Par le fait même, elle refuse de se soumettre au devoir traditionnel de la femme, qui est de perpétuer la race à laquelle elle appartient. Nous constatons que plus le personnage féminin se dégage de son image traditionnelle, plus il est appelé à considérer ses besoins personnels avant ceux de la collectivité.

Un problème demeure

Bien que les besoins sexuels et affectifs de la femme commencent à être considérés, il n'y a pas d'épanouissement possible. Angéline n'est-elle pas abandonnée par le Survenant et déçue par l'amour ? Ne réintègre-t-elle pas sa vie de femme peu sociable¹⁸ ? Certes le célibat laïque n'est pas imposé à Angéline ; elle le choisit. Par contre, son choix révèle sa difficile situation d'attente, car elle espère ardemment le retour du Survenant. Cela la condamne à demeurer en marge d'une société qui n'envisage que deux voies possibles pour la femme : l'entrée en religion ou le mariage.

Il est grand temps de rompre avec les vieux clichés et les vieilles lectures qui veulent que

les personnages féminins des romans de la terre mènent une dure vie de sacrifice. Au lieu de les victimiser, nous préférons défendre l'idée qu'il s'agit de femmes manifestement entravées, mais qui, sachons-le, effectuent des choix conscients en fonction des possibilités qui s'offrent à elles.

* Étudiante en études littéraires à l'Université Laval. Isabelle Fournier rédige un mémoire portant sur la sexualité et l'affectivité féminines dans les romans de la terre de la première moitié du XX^e siècle au Québec.

Notes

- 1 Le terme « roman de la terre » est envisagé dans un sens très large afin de ne pas alimenter les vieilles querelles et débats en ce qui concerne la classification des œuvres, notamment dans le cas du roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, que plusieurs qualifient de régionaliste.
- 2 Adrienne Rich, citée dans Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene (coll. « Essais critiques »), 1999, p. 24.
- 3 Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 48.
- 4 Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 78.
- 5 Aurélien Boivin, « Maria Chapdelaine. Mythe ou symbole ? », dans Bibliothèque centrale de prêt du Saguenay-Lac-Saint-Jean, *Louis Hémon, l'homme et l'œuvre*, Alma, Éditions du Royaume (« Catalogue d'exposition »), 1981, p. 26.
- 6 Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, préfacé par Aurélien Boivin, Montréal, BQ, 1990 [1916], p. 49.
- 7 *Ibid.*, p. 71.
- 8 Catherine Rubinger, « Germaine Guèvremont. Le portrait de la femme dans le roman canadien-français », *Mémoire de maîtrise*, Montréal, Université McGill, 1967, f. 3.
- 9 *Ibid.*, p. 22.
- 10 Luce Irigaray citée dans Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 25.
- 11 Jean Le Moyne, « La littérature canadienne-française et la femme », dans Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, HMH, 1961 [1960], p. 105.
- 12 Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. « Critique »), 1977, p. 81.
- 13 *Ibid.*, p. 87.
- 14 Jean Le Moyne, *op. cit.*, p. 104.
- 15 Mireille Servais-Maquoi, *Le roman de la terre au Québec*, Québec, PUL, 1974, p. 194.
- 16 Robert Baillie, *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ (coll. « Documents »), 1999, p. 25.
- 17 Catherine Rubinger, *op. cit.*, p. 80.
- 18 Yvan G. Lepage, *Germaine Guèvremont : La tentation autobiographique*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa (coll. « Œuvres et auteurs »), 1998, p. 154.